DE LA NÉCESSITÉ N° 155.

# DE L'EMPIRISME

# EN THÉRAPEUTIQUE;

## THÈSE

*Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 16 juillet 1830, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;*

PAR JEAN WEBER, de Mulhausen,

Département du Haut-Rhin;

Bachelier ès-lettres et ès-sciences; ancien Élève de l'École pratique; Interne de première classe en médecine et en chirurgie des hôpitaux civils de Paris.

---

En fait de système, il faut toujours se réserver le droit de rire le lendemain de ses idées de la veille.

BONAPARTE.

---

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1830.

# FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

*Professeurs.*

| M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen. | Messieurs |
|---|---|
| Anatomie | CRUVEILHIER, *Président.* |
| Physiologie | DUMÉRIL, *Examinateur.* |
| Chimie médicale | ORFILA. |
| Physique médicale | PELLETAN. |
| Histoire naturelle médicale | CLARION. |
| Pharmacologie | GUILBERT. |
| Hygiène | ANDRAL, *Examinateur.* |
| Pathologie chirurgicale | MARJOLIN. ROUX. |
| Pathologie médicale | FIZEAU. FOUQUIER. |
| Opérations et appareils | RICHERAND. |
| Thérapeutique et matière médicale | ALIBERT. |
| Médecine légale | ADELON. |
| Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés | |
| Clinique médicale | CAYOL. CHOMEL. LANDRÉ-BEAUVAIS. RÉCAMIER, *Suppléant.* |
| Clinique chirurgicale | BOUGON. BOYER. DUBOIS. DUPUYTREN, *Examinateur.* |
| Clinique d'accouchemens | DENEUX. |

*Professeurs honoraires.*

MM. DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, LALLEMENT, LEROUX.

*Agrégés en exercice.*

| MM. | MM. |
|---|---|
| Baudelocque, *Examinateur.* | Dubled. |
| Bayle, *Suppléant.* | Dubois. |
| Bérard. | Gerdy. |
| Blandin. | Gibert. |
| Bouillaud. | Hatin. |
| Bouvier. | Lisfranc. |
| Briquet. | Martin Solon. |
| Brongniart. | Piorry. |
| Cloquet. | Rochoux. |
| Cottereau. | Sandras. |
| Dance. | Trousseau. |
| Devergie. | Velpeau, *Examinateur.* |

Par délibération du 9 décembre 1798; l'École a arrêté que les opinions émises dan les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

# A MON PÈRE

ET

# A MA MÈRE.

*Hommage de piété filiale et de reconnaissance.*

J. WEBER.

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/delanecessitedel0005unse

# DE LA NÉCESSITÉ

# DE L'EMPIRISME

# EN THÉRAPEUTIQUE.

Sur la fin du dix-huitième siècle, deux opinions directement opposées régnaient en médecine : l'une cherchait la cause des phénomènes morbides dans les changemens du sang et des autres humeurs ; l'autre, niant que celles-ci fussent organisées, attribuait toute influence dans l'exercice de la vie aux différens tissus dont se compose notre corps. Bientôt cette seconde manière de voir, enseignée par *Cullen*, qui appliqua l'irritabilité hallérienne à la théorie de la fièvre et montra l'influence du système nerveux sur la santé et les maladies, réduite par *Brown* en un système dont la simplicité contrastait vivement avec les complications et les difficultés qui hérissaient les systèmes régnans, modifiée encore plus tard par d'autres et appuyée sur les recherches nécroscopiques dont le goût s'était répandu depuis quelque temps, et qui lui étaient d'autant plus favorables qu'elles portaient presque exclusivement sur les solides; cette seconde manière de voir, disons-nous, envahit la médecine et domina presque jusqu'à nos jours. D'un autre côté cependant, vers la même époque, les sciences physiques ayant pris un développement rapide, de nou-

nouvelle qui n'est pas encore exactement définie, et qui doit peut-être au vague même qui l'entoure d'avoir pu se propager jusqu'à nos jours.

La France fut préservée des idées systématiques du médecin écossais par l'illustre *Pinel*, dont la Nosographie, toute solidiste, c'était la tendance de l'époque, et fondée sur quelques données alors neuves d'anatomie pathologique, quoiqu'elle rangeât les maladies dans un cadre tout artificiel, satisfit généralement par sa clarté et sa précision. Mais comme il ne s'occupa presque point de thérapeutique, ainsi qu'il le déclare lui-même dans sa préface; celle de *Brown* fut en partie adoptée, jusqu'à ce que le système de l'irritation vînt la renverser pour y substituer une tout opposée. Ce nouveau système, qui prit le titre ambitieux de *doctrine physiologique*, attaqua vivement presque toutes les idées médicales émises avant lui ; il se répandit promptement, grâce au talent de son auteur : mais des discussions qu'il provoqua, de l'appel qu'il fit à l'observation et aux recherches nécroscopiques, naquirent une foule de travaux qui causèrent en partie sa ruine. Aussi n'a-t-il jamais régné d'une manière absolue et son éclat a-t-il peu duré.

Trois systèmes principaux, celui de *Brown*, la doctrine italienne, et la doctrine physiologique ont donc existé de nos jours en médecine; voyons la thérapeutique que chacun d'eux a engendrée.

Suivant *Brown*, la vie n'est autre chose qu'une incitation continuelle : si l'action des incitans ou des influences de la vie, tels que les agens extérieurs et certaines fonctions de l'organisme, les contractions musculaires, la pensée, les passions, est dans un rapport parfait avec la somme d'incitabilité répandue dans l'économie, la santé sera le résultat de cette heureuse harmonie. L'action des incitans est-elle en proportion trop faible avec la somme d'incitabilité, il s'ensuit accumulation de celle-ci ou faiblesse directe; si cette action est au contraire plus forte que de coutume, il naît un surcroît de forces, source de toutes les maladies sthéniques ou par excès de forces : mais si cette action est plus forte encore, l'incitabilité s'épuise et la faiblesse indi-

recte se produit. De plus, *Brown* désigne, sous le nom de *diathèse* ou d'*opportunité*, un état voisin de la maladie, mais qui ne s'écarte pas tellement de la santé, qu'il n'y ressemble encore; il est indépendant des symptômes de la maladie, et c'est à lui qu'il faut remonter pour combattre celle-ci dans son essence. Par là il a donné une grande influence à l'étude des causes, au point que, par exemple, il lui répugne d'admettre que chez un homme qui vit dans la misère il puisse se développer une maladie sthénique. Il n'y a point et il ne peut y avoir pour *Brown* ni maladies spécifiques, ni idiosyncrasies, ni maladies héréditaires.

Quels sont les résultats thérapeutiques de ce système? Les maladies étant toutes sthéniques ou asthéniques, mais la proportion de celles-ci étant de beaucoup la plus forte, il ne s'agit ici que de savoir manier les stimulans et de les adapter à l'état actuel de l'incitabilité. La saignée, les purgatifs doux, les vomitifs, le froid, le repos du corps et de l'esprit composent le traitement des maladies sthéniques. Les stimulans en général, et d'abord les diffusibles, en tête desquels se trouve l'opium, constituent le traitement des maladies asthéniques. Ici *Brown* commet une double erreur, en ce qu'il méconnaît la nature de l'accablement, de l'impuissance musculaire qui accompagnent les maladies inflammatoires, et que, d'un autre côté, admettant que l'incitabilité s'accumule par le défaut d'irritans, il se croit obligé de la consumer par des stimulans; ce qui le force d'administrer ce genre de modificateurs à toutes les personnes affectées de maladies chroniques.

Les Italiens ont surtout développé cette idée des diathèses dont le germe existe dans *Brown*; ces diathèses sont au nombre de deux, l'une hypersthénique, l'autre hyposthénique, ce qui équivaut aux mots de *sthénique* et d'*asthénique*: c'est à elles que se ramènent toutes les maladies, aussi admettent-ils deux diagnostics, l'un symptomatique, secondaire; l'autre essentiel, ayant pour but de reconnaître la diathèse. Mais pour arriver à ce dernier, ils ne procèdent plus comme *Brown* par l'étude des causes : on juge de la nature de la diathèse

d'après l'action *connue* des médicamens, de l'action des médicamens par la nature *connue* de la diathèse. Ainsi, pour trouver la nature d'une maladie, ou mieux sa diathèse, on procède de cette manière : voici une maladie inconnue; nous la traitons par l'aloës; elle cède, donc elle est phlogistique; car des maladies *évidemment* phlogistiques ont été guéries par l'aloës, ce qui nous a prouvé que ce médicament est antiphlogistique ou contre-stimulant. On voit combien ce raisonnement est peu rigoureux, combien il ressemble à un cercle vicieux, et l'on conçoit à peine que des hommes aussi remarquables que *Tommassini*, *Razori*, aient pu s'y arrêter. Le premier de ces auteurs a, du reste, bien vite découvert la principale erreur de *Brown;* il a prouvé qu'il est des cas où une excitation réelle et intense se cache sous une faiblesse apparente. Cette grande vérité n'a pu, en effet, rester long-temps méconnue, l'erreur était trop grossière et la pratique qu'elle engendrait trop désastreuse; aussi chez les Italiens la classe des sthénies est-elle beaucoup plus nombreuse que chez *Brown.*

La thérapeutique qui résulte de ce système ne peut, d'après ce que nous venons d'exposer, que diviser encore tous les médicamens en deux classes, les stimulans et les contre-stimulans. Parmi les seconds sont la saignée, le kermès, le tartre stibié, la valériane, l'arnica, les purgatifs, la digitale, le zinc, le fer, la jusquiame, le laurier cerise; au nombre des premiers se trouvent l'opium, l'éther, le vin, le musc, l'ammoniaque, les aromates.

M. *Broussais*, venu plus tard, à une époque et dans un pays où la culture de l'anatomie pathologique, qui avait même reçu une grande impulsion de son ouvrage sur les phlegmasies chroniques, produisait une grande tendance à la localisation des maladies, devait tout à fait abonder en ce sens; aussi, tandis que chez les Italiens la diathèse est un phénomène de toute l'économie, chez M. *Broussais* l'irritation est toujours locale. Du reste, toute la vie procède par irritation, qui n'est autre chose que l'incitation de *Brown;* l'excès d'irritation est la

cause de presque toutes les maladies. Il s'ensuit que M. *Broussais* met encore mieux que *Tommassini* en lumière ces cas d'asthénie indirecte, qui sont de véritables maladies sthéniques; mais aussi il tombe dans l'excès opposé, car on est presque encore à se demander quelles sont les maladies où M. *Broussais* a reconnu un défaut d'irritation. La prédilection de cet auteur pour ses premières découvertes, lui a fait croire aussi que l'inflammation du tube digestif jouait, dans beaucoup de maladies, un rôle d'autant plus important qu'on l'avait plus longtemps méconnu. Voici quelques résultats de l'application de ses idées à la pathologie. Il n'y a plus de maladies générales; et il est remarquable que c'est justement l'auteur qui a soutenu, dans sa thèse inaugurale, l'essentialité de la fièvre hectique, qui émette le premier cette idée dans toute sa généralité. Les tubercules, les scrophules, le rachitis, les cancers et autres dégénérescences organiques ; l'épilepsie, la folie, la syphilis, les dilatations et ossifications de la crosse de l'aorte, etc., sont des irritations ou des résultats d'irritations. Tous les poisons, tous les gaz délétères, tous les miasmes n'agissent qu'en irritant. Toutes les fièvres essentielles des auteurs, le choléra-morbus, la fièvre jaune, le typhus, la peste, les fièvres intermittentes, la colique de plomb, les dyspepsies, les gastralgies, les boulimies, l'ictère, l'hépatite, l'état gras du foie; toutes ces maladies, ou se rapportent à la gastro-entérite ou la reconnaissent pour cause; elle constitue la lésion principale des maladies éruptives et en fait le danger. La pléthore, la polysarcie peuvent encore dépendre d'une gastro-entérite; il en est de même de l'arachnitis, de l'hypochondrie, de la goutte, de la présence des vers dans les intestins : la débilité qui succède aux passions dites *dépressives*, suppose toujours une irritation des principaux viscères. Que d'erreurs dans ces lignes ! que l'esprit de système peut jeter loin des voies de l'observation !

Ici, comme plus haut, nous ne pouvons encore avoir que deux classes de médicamens ; d'un côté, les antiphlogistiques, seuls utiles en quelque sorte, puisque toutes les maladies sont sthéniques, les émissions sanguines locales et générales, l'eau de gomme.... ; de

l'autre, tout le reste de la matière médicale presque sans exception. Que la nature est imprévoyante, de nous avoir donné tant de remèdes pour des maladies qui n'existent point !

Quel est le résultat général de l'application de tous ces systèmes à la thérapeutique ? Nous pouvons en juger par ce que nous venons d'exposer. D'abord le solidisme exclusif bannit de la médecine toute idée de métastases (dont, il est vrai, on s'exagérait autrefois la fréquence), de virus, d'empoisonnement par les miasmes, les gaz et autres substances délétères, autrement que par irritation. Il s'ensuit qu'il n'y a plus de médicamens spécifiques, qu'il n'y a pas de sudorifiques, pas d'expectorans, pas de purgatifs, en ce sens que ces médicamens sont utiles, non pas comme irritans, mais par les liquides qu'ils font évacuer : la dérivation est une chose qui ne se conçoit plus ; aussi ce terme a-t-il été remplacé par celui de révulsion. Ensuite, chacun de ces systèmes conduit à une thérapeutique étroite où tous les médicamens sont divisés en deux classes, les antiphlogistiques et les stimulans, et n'ont d'autre différence d'action que du plus au moins. Encore, si de cette manière les trois systèmes étaient arrivés à placer dans la même classe les mêmes médicamens, on pourrait croire qu'il y a quelque vérité à cette division ; mais pour *Brown* les purgatifs, les vomitifs, le froid sont des antiphlogistiques ; tandis que pour M. *Broussais*, ce sont des stimulans. Les Italiens accollent des médicamens dont l'action nous paraît la plus dissemblable, la saignée, les purgatifs, le zinc, le fer, le tartre stibié ; pour séparer des médicamens dont l'action nous paraît la plus analogue, tels que l'opium et la jusquiame, l'éther et le laurier cerise. Enfin, M. *Broussais* met tous les médicamens dans une même classe ; les astringens, les narcotiques, les antispasmodiques, les toniques, les substances septiques, etc., tout cela n'agit qu'en irritant. L'erreur est, à mon avis, d'autant plus grande, que dans ces subdivisions même sont réunis des médicamens dont l'action est très-différente, et que l'on pourrait hardiment avancer qu'il n'est pas deux médica-

mens qui agissent tout à fait de la même manière. Ainsi le vin et le café excitent; cependant l'excitation qu'ils produisent ne se ressemble pas ; le fer et le quinquina sont des toniques ; le premier n'a pourtant pas l'efficacité du second contre les fièvres intermittentes. Il en est de ces médicamens comme des maladies ; les plus voisines, deux inflammations d'organes différens, par exemple, ne se ressemblent point : quelle différence en effet entre la pneumonie et la pleurésie pour la douleur, la dyspnée, le mouvement fébrile, la marche, la durée. Si, en dépit de la théorie, quelques-uns des médicamens dits *stimulans* guérissent des maladies que M. *Broussais* regarde comme inflammatoires; ou bien il nie les faits (la syphilis), ou bien il les explique par la révulsion (les fièvres intermittentes, la colique de plomb).

On voit donc que ces systèmes confondent tout, et qu'il est impossible d'en tirer des préceptes de pratique propres à satisfaire un homme d'un jugement sévère. Une autre chose encore rend les inductions qu'on pourrait tirer de ces systèmes bien douteuses : c'est que, de même que lorsqu'un système règne, on met en doute les observations antérieures qui ne cadrent point avec lui; de même, après qu'il est passé, on ne croit plus aux effets thérapeutiques qu'il prétend avoir produits : ceux qui ont observé alors étant considérés comme ayant été aveuglés par l'esprit de système. Aussi est-il digne de remarque qu'aucun de ces systèmes qui ont dominé n'a enfanté un travail positif, où, d'après des faits, on établisse dans quels cas et jusqu'à quel point sont utiles soit la saignée, soit les stimulans.

Examinons maintenant qu'elle est l'influence de l'anatomie pathologique sur la thérapeutique. Cette branche de la médecine, dont l'immortel ouvrage de *Morgagni* a fait naître le goût, a été surtout cultivée en France. *Pinel*, en basant sur elle sa Nosographie, *Bichat*, en créant l'Anatomie des tissus élémentaires, ont ouvert la carrière ; et successivement l'anatomie pathologique en général, les maladies des organes thoraciques, abdominaux, encéphaliques, les dégénérescences organiques, les maladies des artères et des veines ont été

étudiées avec un soin et une sagacité qui font le plus grand honneur à notre patrie, par *Corvisart*, *Bayle*, *Laennec*, MM. *Dupuytren*, *Cruveilhier*, *Andral*, *Louis*, *Broussais*, *Lallemant*, *Rostan*, *Breschet*, etc., etc. Malgré l'immense mérite de tous ces travaux, on peut dire hardiment qu'ils n'ont que peu contribué au perfectionnement de la thérapeutique, d'une manière directe au moins. Quelque profonde, quelque minutieuse connaissance que l'on possède d'une lésion quelconque, cette connaissance ne conduit nullement à savoir comment il aurait fallu la traiter pendant la vie; tout au plus peut-on en déduire quelques inductions que l'expérience devra vérifier plus tard. Mais le grand profit de l'anatomie pathologique, c'est la précision et l'étendue qu'en a acquis le diagnostic des maladies, d'où résultera certainement le perfectionnement futur de la thérapeutique; puisqu'on saura, d'une manière bien positive, à quelle maladie tel ou tel mode de traitement aura été adressé, et qu'il sera ainsi possible de tirer des observations des conséquences rigoureuses. Un autre service encore de cette science est celui-ci : les plus récens travaux sur la phlébite et l'absorption du pus à la suite des amputations, et dans les métrites, etc., par MM. *Ribes*, *Dance*, *Blandin*, *Velpeau*, *Maréchal*, *Legallois*, rapprochés des expériences directes sur l'absorption des matières putrides, par MM. *Gaspard*, *Dupuy*, *Leuret*, *Trousseau*, rapprochés aussi des expériences des physiologistes sur l'existence dans le sang de l'urée, des matériaux de la bile; tous ces travaux tendent évidemment à faire de nouveau une part importante dans les phénomènes de la vie au mouvement, au mélange et à la composition des humeurs; en un mot l'humorisme reparaît, et nous permet une plus grande latitude que le solidisme exclusif dans la manière de concevoir et d'expliquer les faits thérapeutiques.

En présence des immenses découvertes de la physique et de la chimie modernes, lorsqu'on a été témoin des merveilleux effets résultant de la composition et de la décomposition des différens élémens des corps; lorsqu'on a vu le galvanisme rendre, en quelque

sorte, la vie aux organes de la locomotion, de nouvelles tentatives d'expliquer avec le secours de ces sciences physiques les phénomènes de la vie ont dû prendre naissance; elles se conçoivent et se pardonnent aisément. A la vérité, on aurait dû avoir devant les yeux l'exemple désastreux de la médecine chémiatrique au dix-septième siècle. Mais comme chaque siècle a sa vanité, on se croyait bien au-dessus des pauvres hypothèses d'alkali et d'acide, de soufre et de nitre, à l'aide desquelles *Sylvius*, *Willis* expliquaient à leurs contemporains les secrets de la vie.

*Fourcroy*, *Hallé*, furent des premiers à recommander les découvertes chimiques comme très-importantes à appliquer à la médecine; *Baumes* essaya d'un système chimique complet, où le défaut de proportion du calorique, de l'oxygène, de l'hydrogène, de l'azote, expliquaient toutes les maladies. En France cette tendance n'a pas eu de durée, et le vitalisme, ayant pour interprètes *Barthez*, *Bichat* et *Chaussier*, et dont au reste le solidisme dont nous avons parlé plus haut, quoiqu'il eût fait une guerre ardente aux vitalistes proprement dits, n'était qu'une expression, puisqu'il fondait l'explication de tous les phénomènes de la vie sur une propriété vitale, l'irritabilité; le vitalisme, disons-nous, l'emporta. De nos jours cependant, dans les écrits de M. *Magendie* et les leçons de M. *de Blainville*, les explications chimiques reparaissent. Mais c'est surtout en Allemagne, comme nous l'avons déjà dit, qu'on a tenté d'expliquer par les sciences physiques les problèmes de la vie; les combinaisons des différens corps élémentaires, de l'oxygène, de l'hydrogène, l'électricité, le galvanisme, le magnétisme, la polarité, y ont joué un grand rôle, et des livres entiers de physiologie et de pathologie n'ont pas eu d'autre fondement.

De cette introduction des sciences physiques dans la médecine, et aussi du désir bien naturel de chercher dans de nouveaux agens, à mesure qu'il s'en découvre, de quoi modifier des maladies jusque là rebelles, ont dû résulter une foule d'applications des agens physiques et chimiques au traitement des maladies. Ces essais n'ont pas

été en général bien heureux; et si quelques-uns de ces agens sont restés dans la thérapeutique, comme le galvanisme pour quelques cas de névralgies; il n'en faut point faire honneur aux systèmes en vertu desquels on a cru qu'ils convenaient à telle ou telle maladie, mais bien à l'expérience, qui est venue confirmer, par un heureux hasard, ce que la théorie avait imaginé.

Voyons maintenant quelle est l'influence qu'ont exercée sur les progrès de la thérapeutique les expériences sur l'homme sain et sur les animaux. Sans doute elles seront utiles pour donner quelques idées sur le mode d'action, l'énergie, les effets physiologiques des médicamens; et, sous ces rapports, elles méritent d'être faites avec soin et d'être encouragées. Nous pouvons citer comme modèle en ce genre les essais faits par la Société d'expérimentation de M. *Joerg*, à Leipsig, et consignés dans les deux derniers numéros du journal des Progrès. Mais de ce genre d'expériences à la thérapeutique le pas est immense. D'abord on sait que certains animaux mangent sans inconvénient des substances qui seraient nuisibles à d'autres animaux ou à l'homme; ensuite l'animal ne peut rendre compte des sensations qu'il éprouve, de sorte qu'on ne découvre de l'action des médicamens que les phénomènes les plus saillans, ou les lésions que montre l'anatomie pathologique, et qui sont souvent peu de chose, quand les médicamens agissent par absorption, par exemple. Chez l'homme sain nous éprouvons d'autres difficultés. Il est bien constaté maintenant que, suivant qu'il y a état de santé ou de maladie, l'économie est tout différemment disposée; que la maladie ne consiste pas seulement dans les changemens appréciables de l'organe malade, et qu'ainsi des doses de médicamens qui dans l'état de santé seraient bientôt suivies d'accidens, sont administrées sans inconvénient et même avec avantage dans différentes affections : cette découverte, que l'on a désignée sous le nom de *tolérance*, est même un des plus grands services qu'ait rendus la doctrine italienne. A quoi servent, après cela, les expériences physiologiques sur la quantité des médicamens que l'on peut introduire dans

l'économie; et s'il en est ainsi des quantités, on peut croire qu'il en est de même de leur mode d'action. Quel que soit ce mode dans l'état de santé, on ne peut nullement en conclure, d'une manière certaine au moins, dans quelles maladies les médicamens conviendront. On connaîtrait à fond les effets du quinquina sur l'homme sain, qu'on ne pourrait encore se douter qu'il a une vertu antipériodique et qu'il jouit d'une efficacité merveilleuse contre les fièvres intermittentes. En quoi les effets physiologiques du seigle ergoté auraient-ils pu enseigner l'action de ce médicament pour hâter les contractions utérines?

Nous venons de prouver que ni les systèmes qui ont régné de nos jours, ni l'anatomie pathologique, ni l'application des sciences physiques aux problèmes de la vie, ni enfin les expériences sur l'homme sain et sur les animaux, quoique toutes ces choses puissent fournir des données importantes pour la thérapeutique, comme nous l'avons déjà indiqué, ne constituent le véritable fondement de cette science. Si celle-ci n'est point vaine, sur quoi repose-t-elle donc? Sur l'empirisme : non celui de ces médecins vulgaires qui, ayant une fois pour toutes marié dans leurs têtes, certains symptômes et certains remèdes, tels que palpitations et digitale, douleur épigastrique et sangsues, font succéder les uns aux autres avec autant de régularité que l'ombre suit le corps; mais l'empirisme dans le sens vraiment étymologique de ce mot ( *εμπειρια*, *expérience* ); cet empirisme qui consiste à ne prendre pour point de départ de la thérapeutique que l'observation de l'action des médicamens chez l'homme malade, à ne chercher, en un mot, le perfectionnement de la thérapeutique que dans la culture de la thérapeutique elle-même. Il n'y aura en quelque sorte, pour connaître la valeur d'un médicament, qu'à recueillir les faits de son administration dans telle ou telle maladie, les analyser avec soin, et puis les compter, pour savoir dans combien de cas il aura réussi, dans combien d'autres il aura échoué. Quoiqu'au premier abord ceci semble simple et facile, il faut une excellente dispo-

sition d'esprit pour savoir, lorsqu'on observe, se dépouiller de toute idée préconçue, née des systèmes, de l'anatomie pathologique, des sciences physiques ou des expériences; d'autant plus que le vrai talent consiste à profiter, pour se guider, des inductions les plus légitimes que fournissent les objets que nous venons d'énumérer. Ensuite, lorsque les faits sont bien recueillis, que de difficultés encore pour les analyser avec sagacité, pour faire la part exacte du médicament et des autres circonstances qui ont pu influer sur l'état du malade ( l'époque à laquelle on administre les médicamens, par exemple, comme le fait très-bien observer M. *Louis*); afin de ne déduire ainsi des faits que des conséquences légitimes, et fonder sur elles des lois qui guideront ensuite le praticien : sans compter encore les autres embarras qui naissent de l'administration inexacte des médicamens, de leur mauvaise préparation, de leur altération par le temps, le contact de l'air, etc. Considérée ainsi, la thérapeutique n'est point une science aisée : c'est la plus difficile de toutes celles qui constituent la médecine; mais pour lui faire faire des progrès, il est essentiel de ne la point chercher là où elle n'est pas, ni de se faire illusion sur toutes ces difficultés ; il faut, au contraire, les envisager en face pour s'efforcer de les surmonter. La disposition d'esprit qui règne actuellement en médecine sera, on ne peut plus, favorable à faire considérer ainsi la thérapeutique comme il convient, et à la perfectionner par elle-même. En effet, de tous ces travaux en sens divers de la médecine moderne, de toutes les discussions qu'a provoquées un système que l'on a vu naître, se développer et écrouler en peu d'années, de l'étude des auteurs anciens, est résultée une tendance générale à ne plus vouloir découvrir toute la médecine d'un même point de vue, mais à la considérer sous toutes ses faces, à savoir rester dans le doute lorsque la liaison des phénomènes n'est pas manifeste, à ne jamais aller au-delà des faits, à se guider, en un mot, parce que l'on a désigné dans ces derniers temps sous le nom d'*éclectisme médical.*

J'aurais dû peut-être, à mesure que j'avançais dans ce travail, ci-

ter les différentes sources où j'ai puisé pour le composer, et rapporter même les passages les plus importans pour étayer quelques assertions qui, isolées comme elles sont, pourraient paraître tranchantes; mais comme ces additions eussent de beaucoup allongé cet écrit qui eût ainsi dépassé les limites ordinaires d'une thèse, j'ai cru pouvoir la négliger.

FIN.

# FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

## *Professeurs.*

| M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen. | MM. |
|---|---|
| Anatomie | CRUVEILHIER. |
| Physiologie | DUMÉRIL. |
| Chimie médicale | ORFILA. |
| Physique médicale | PELLETAN, *Examinateur*. |
| Histoire naturelle médicale | CLARION. |
| Pharmacologie | GUILBERT, *Examinateur*. |
| Hygiène | ANDRAL, *Suppléant*. |
| Pathologie chirurgicale | MARJOLIN. / ROUX. |
| Pathologie médicale | FIZEAU. / FOUQUIER, *Examinateur*. |
| Opérations et appareils | RICHERAND. |
| Thérapeutique et matière médicale | ALIBERT. |
| Médecine légale | ADELON. |
| Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés | MOREAU. |
| Clinique médicale | CAYOL. / CHOMEL. / LANDRÉ-BEAUVAIS. / RÉCAMIER. |
| Clinique chirurgicale | BOUGON. / BOYER. / DUBOIS, *Président*. / DUPUYTREN. |
| Clinique d'accouchemens | DENEUX. |

## *Professeurs honoraires.*

MM. DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, LALLEMENT, LEROUX.

## *Agrégés en exercice.*

| MM. | MM. |
|---|---|
| Baudelocque, *Suppléant*. | Dubled. |
| Bayle. | Dubois. |
| Bérard, *Examinateur*. | Gerdy. |
| Blandin, *Examinateur*. | Gibert. |
| Bouillaud. | Hatin. |
| Bouvier. | Lisfranc. |
| Briquet. | Martin Solon. |
| Brongniart. | Piorry. |
| Cloquet. | Rochoux. |
| Cottereau. | Sandras. |
| Dance. | Trousseau. |
| Devergie. | Velpeau. |

---

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner ni approbation, ni improbation.